



La Bonne réputation

De Alejandra Marquez Abella

Avec Ilse Salas, Cassandra Ciangherotti, Paulina

Gaitán,...

Mexique – 16/10/2019 – V.O.S.T. 1h39

Court-métrage : dans le Vent

De Jacques Rozier

France – documentaire - 1962- 8'

JEU 23/01/2020 21h00

DIM 26/01/2020 11h00

MAR 28/01/2020 20h00

À Paris, la mode est reine, bien sûr, et les jeunes filles soigneusement crêpées font très attention à leur apparence. Entre documentaire et sujet ORTF à la *Dim Dam Dom*, Rozier s'en va filmer, à travers les rues de la capitale, des élégantes de vingt ans, mais aussi, en micro-trottoir, des passants de tous âges et de tous sexes. Sa démarche est baignée de l'humour des réponses et des physiques croqués par sa caméra, mais *Dans le vent* apparaît aussi comme le témoin fidèle d'une époque et d'un milieu, où travaillent des professionnels reconnus .

La Bonne Réputation n'est pas sans rapports avec le Roma d'Alfonso Cuarón, il pourrait même en constituer une sorte de suite, sur un mode plus mineur et acerbe. Il se situe lui aussi au sein de la haute bourgeoisie mexicaine, avec son goût du luxe tape-à-l'œil, ses grosses voitures américaines, ses fêtes fastueuses, ses domestiques indiens traités avec paternalisme. Le contexte politique n'est plus celui des révoltes et répressions du début des années 70, mais la grave crise économique qu'a connue le pays une décennie plus tard, en 1982, à la fin du mandat du président José López Portillo.

Rigidité

Sofia, mariée à un très riche entrepreneur, constate la progressive désagrégation de sa fortune et de ses privilèges. Alejandra Márquez Abella croque d'un trait caustique les jalousies, mesquineries, hypocrisies et cruautés de ce monde de rentiers, ne contrôlant rien de la fortune dont ils ont hérité, soumis aux signes extérieurs de richesse, et préservés de toute réalité jusqu'à ce que celle-ci se rappelle brutalement à eux. Mais la cinéaste mexicaine évite cependant la simple satire ou la facile comédie assassine en accordant à ses personnages plus que de l'ironie. A travers le singulier

mélange de dureté et de douceur qu'exprime le visage de l'excellente actrice Ilse Salas, elle sait aussi rendre compte de l'angoisse de sa protagoniste confrontée à son déclassement social. Le jeu de massacre est tempéré par la détresse d'un regard, le désespoir d'un geste, que peut souligner un ralenti, et qui parviennent à nous rendre parfois touchants ces antipathiques nantis. On ne sait pas toujours si la rigidité de Sofia est une preuve de froideur ou de dignité. Ni si son mari est un cynique profiteur ou un enfant perdu, après n'avoir été que gâté. Dès que le malheur arrive, le film a l'élégance de moins accabler ses personnages, de les sauver de la caricature au moment où, justement, leurs masques et maquillages commencent à se défaire.

Apparences

On songe au Todd Haynes de *Loin du paradis* et Carol face à cette peinture d'un monde lisse comme du papier glacé, dont la superficialité se craquelle de toutes parts, laissant peu à peu entrevoir sa sourde violence en même temps qu'une émotion contenue. L'élégance un peu clinquante de la mise en scène et de la photographie traduit l'aspect suffocant de ce milieu où chacun retient ses affects et pulsions au profit des apparences, tendant lui-même à ne devenir qu'une simple image. Jusqu'à ce que la brute, l'enfant ou l'animal que chacun porte en soi remonte soudain à la surface, le temps d'une crise de colère, de panique ou d'aboiements. Assez finement, *la Bonne Réputation* parvient à être acide sans être fielleux, et drôle sans cesser d'être inquiétant.

Marcos Uzal- Libération-15/10/19

Sofia a trois enfants et baigne dans une vie d'oisiveté et de luxe grâce à la rente de la société de son mari, héritier. Jusqu'à ce début des années 80 où la crise frappe de plein fouet la haute bourgeoisie mexicaine et la pousse à tenter de sauvegarder l'essentiel à ses yeux : les apparences. Alejandra Marquez Abella signe un portrait vachard de cette élite d'hier qui ressemble comme deux gouttes d'eau à celle d'aujourd'hui. Avec un sens ciselé du portrait, elle raconte la sortie douloureuse de ce rêve de prospérité éternelle qui n'a finalement existé que dans l'esprit de ces nantis, qui deviennent parias dès lors que leur ruine est rendue publique. Mais la cruauté avec laquelle la cinéaste scrute cette superficialité arrogante ne l'empêche cependant jamais de montrer les failles de ces grandes bourgeoises enfermées dans une culture sociale qui les fragilise en les réduisant à un simple état ornemental.

Thierry Cheze- Première

Prochaines séances :

Les Charbons Ardents (jeu 23/01 18h30 — Lun 27/01 14h — Lun 27/01 19h00)

The Lighthouse (Dim 26/01/ 19h)